

Rencontre avec Marianne Catzaras

Institut français de Tunisie, 14 septembre 2021

Marianne Catzaras – « Mais que cherchent-elles, nos âmes, à voyager ainsi. Sur des ponts de bateaux délabrés. Entassées parmi des femmes blêmes et des enfants qui pleurent, liées sans le vouloir à d'autres voyages. Mais que cherchent-elles, nos âmes, à voyager ainsi. De port en port. Sur des coques pourries ? Déplaçant des pierres éclatées... »

C'est en fréquentant le poète grec Georges Séféris et ses carnets m'avez-vous dit, que vous avez eu un désir supplémentaire dans votre travail. Celui d'aller chercher ailleurs la lumière, sous d'autres géographies, d'autres territoires. Le désir de faire surgir un autre voyage, une autre langue, pour réapprendre à parler, à raconter, et c'est le grec, langue inconnue de vous qui vous a sans doute orientée, je reprends vos mots : vers cette traversée. Vous vous appropriez alors de cette langue inconnue le mot métaphore, vous en prenez sa définition, voyage, transport, déplacement... Et vous en faites une porte d'entrée, pour explorer, exhumer, rapatrier, je dirais déjà le navire et ses bagages.

Le mot métaphore, vous le direz tout à l'heure, pour faire écho à la Tunisie. Ce navire échoué il y a très longtemps, parti du Pirée et allant vers Rome ou Pompéi, transportait des œuvres d'art pour décorer des palais romains. En route durant la traversée, l'incident, l'accident, le hasard, déportent le navire de sa route et le font échouer. Coule donc le navire avec ses hommes et ses pierres, ses bronzes, ses marbres. Je ne raconte pas l'histoire, vous le ferez mieux que moi tout à l'heure.

Ainsi, la métaphore devient ici une traversée imprévue qu'il va falloir aller comprendre. Qu'est-ce qui vous interpelle le plus Camille, dans cet événement historique ? Le navire, le naufrage, l'équipage aux poumons inondés d'eau, leurs mains agrippées sur les rames, les sculptures enfouies depuis des siècles rongées par le sel ? La porosité, la corrosion, le travail du temps dans la matière, sur la matière ? Dans quelles conditions étaient-ils au moment où la lumière s'éteignait dans leurs yeux ? Dans quel état d'esprit étaient-ils au moment où les corps se reniaient ? Qu'enregistraient leurs yeux ? Des stries ? Des fissures ? Des noms de lieux ?

Comme pour *Eye contact*, une mémoire des lieux, ou ce qu'il en reste en tout cas, une durée qui tressaille. Vous allez donc chercher des informations, des cartes auprès des gens, vous étudiez les courants, les vents et vous tombez sur un document qui ne dit pas grand chose. Vous pensez faire un journal filmé, pour rassembler, combler les manques. Un journal de bord au quotidien, où vous laisserez advenir dites-vous, des ressentis, des résonances, des impressions.

Et le documentaire, l'information, ne suffisent pas. Votre regard est sollicité autrement. Vous parlez d'entonnoir, de filtres... En effet, comment assembler les pièces du naufrage ? Comment raconter l'avant, le naufrage et l'après ? Et tout à coup, vous faites marche arrière dans les siècles et vous plongez avec l'équipage, vous êtes des leurs, vous coulez avec eux, nous coulons avec vous dans ce lointain et immédiat que vous cherchez, vous parlez dans cette chorégraphie de la mort et tout à coup, vous avez une phrase miraculeuse, vous dites : *je vais travailler dans la gestuelle de l'hypnose*. Et dans cette chair souffrante réincarnée, un mot s'impose à vous, « silence ».

C'est cela votre centre, le silence, le corps nu, le corps enfoui, le corps qui se tait. Car votre œuvre, pour l'avoir fréquentée un petit peu, est traversée par le charnel qui se décompose, le balancement de la fixité et du mouvement. Vous avancez lentement et je ne peux pas ne pas penser, non pas à Séféris, mais aussi à Lorand Gaspar, au large de Patmos, dans ses feuillets d'observation, allant chercher les formes, les couleurs de la vision de l'apocalypse inventée par Saint Jean. Je vous poserai la même question : quelle couleur ? Quelle forme ?

Quel son allez-vous donner à la tempête, au silence, au naufrage ? Celui de Mahdia est aussi votre naufrage. Quels éléments allez-vous garder dans cette course interrompue, de ces marbres, de ces bustes enfermés, de ces bronzes que l'on peut voir au musée du Bardo ? Les avez-vous imaginés autrement ? Allez-vous réinventer la cargaison du navire ? Allez-vous dessiner une autre apocalypse ?

Avec l'éclairage zénithal que vous privilégiez dans vos images, dans vos ocres devenus très blancs, dans la minéralité aiguisée de vos photographies, dans les astres, les yeux que vous photographiez à moitié... de cette transpatialité de vos images, dans cette transtemporalité de vos photographies, dans les ténèbres et la lumière, il y a dix ans, il y a mille ans... Vous vous aventurez sur la surface des eaux et dans les fonds. L'artiste fait ainsi écho aux plongeurs, aux pêcheurs, qui ne ramènent pas de la lumière mais qui exhument. L'artiste ramène du mortel. Et je fais, si vous permettez, une petite parenthèse aux migrants, dont les navires, les barques de fortune, chavirent aussi et sombrent, détournées, déréglées de leurs trajectoires. Vos photographies, vos textes, car vous écrivez aussi de la poésie, même si elle vous effraie, ne sont pas votre langage propre. C'est filmer, me dites-vous, qui vous convient le mieux, c'est la séquence en mouvement qui dira votre ici et maintenant à Mahdia. C'est la vidéo et sa subtilité qui saisira au plus juste, le point culminant autour duquel tout le travail s'articule, s'organise : la tempête, le silence... Comme dans *Eye Contact* dont le bruissement du monde, le tremblement des éléments, est appréhendé par l'œil, le regard, la rétine. Le noir et blanc, les étincelles, les scintillements... Votre obsession, l'œil et le silence.

Vous revenez de Mahdia, d'ailleurs je crois qu'à chaque fois que vous y êtes allée il y a eu des tempêtes et que par deux fois c'était le cataclysme. Vous revenez de Mahdia, avec des morceaux de nuit que l'on verra tout à l'heure, des toits, des éclairs silencieux. Votre œuvre est serrée et s'élargit, avec des éléments qui rythment l'univers vous éclairez le drame, la tragédie. Avec vos bleus, vos noirs, votre image nue de début et de fin du monde.

La délicatesse de votre travail capte ces battements qui rompent avec la rhétorique bavarde du monde. Vous captez le flux, le reflux, l'ordre et le chaos, vous ne vous arrêtez pas sur les objets, vous ne pouvez pas je crois. Le silence, n'est pas figé, il est imprégné de temps et de la durée, de la répétition qui n'est autre que l'itinéraire de vos yeux. On penserait que c'est la même scène que vous filmez, c'est un point de retour, un centre original vers lequel il faut toujours aller. Et plus que sur le silence, sur la durée, vous travaillez sur le temps. Le temps jeté sur l'embarcation avec ces hommes et ces pierres, le temps dilaté dans les poumons des hommes, à la recherche d'une dernière respiration. Je cite Lorand Gaspar, « Partout ces écailles, ce sel qui ronge, où les corps et les temps frissonnent et se décomposent », c'est de cela que je veux parler.

Mais n'est-ce pas cela que le travail de l'artiste, Camille ? Rythmer l'univers avec ses contraires, du dedans, du dehors, que l'on soit à Tunis, à Mahdia, à Pompéi, au large de la Mer Égée... Et je finirai avec ces mots de Lorand Gaspar « Il aura fallu aller très loin dans le paysage, aussi loin que me l'ont permis les forces de cette clarté inhumaine, pour aimer un jardin. Entre les roches de Patmos, les fouilles de Jéricho... les cavernes de l'œil se ressemblent. » Est-ce que filmer c'est réapprendre à regarder ?